

“La céramique est un voyage à deux”

Établie à Perpignan, Muriel Persil, qui fut peintre de décor, crée désormais des pièces sculpturales ornées de fleurs et de feuillages, inspirées à la fois par son environnement et par l'art de la Renaissance. Cette nature luxuriante, qu'elle a choisi de représenter en faïence, en porcelaine ou en grès, offre un cadre adapté à l'une de ses thématiques récurrentes, la fragilité humaine, à travers notamment la figure d'Ophélie.

Par Sabrina Silamo

“**C**est là qu'elle tressa d'ingénieuses guirlandes / De boutons d'or, d'orties, de pâquerettes, et de longues fleurs pourpres [...] / Là, aux rameaux inclinés se haussant pour suspendre / Sa couronne de fleurs, une branche envoieuse cassa.” Ces vers extraits de *Hamlet* ont inspiré au peintre préraphaélite John Everett Millais une composition qui illustre la noyade d'Ophélie. Fascinée par ce tableau, réalisé en 1852 et conservé à la Tate Britain, Muriel Persil en a composé une sculpture monumentale, 1,95 mètre sur 87 centimètres. “*Ophélie est mon premier personnage en céramique. Je voulais sculpter une figure humaine enchâssée dans une flore aquatique et terrestre, mais peu à peu le thème du végétal l'a emporté et l'humain a disparu, englouti comme Ophélie*”. De fait, seuls le visage encadré d'une couronne de roses, de marguerites et de renoncules, sa poitrine nue, une main et un pied émergent encore d'une eau bleutée, le reste du corps étant recouvert d'un



Muriel Persil devant le mur de fleurs de l'installation *Le Chant d'Ophélie*. Page de droite : Muriel Persil, *Le Royaume de l'anémone*, détail, 2022 ; installation : céramique, grès et engobes couleurs, 210 x 230 cm.

tapis de nénuphars formant un cercueil naturel à l'héroïne. Elle flotte entre deux mondes, à demi vivante, le regard levé vers un crâne symbolique, une vanité qui

ne laisse aucun doute sur la signification funèbre de l'œuvre. À la manière d'Everett Millais, qui pour donner une note lumineuse à cette scène lugubre couvrit sa toile d'une couche de blanc et y posa les couleurs avant que ce fond ne sèche – une technique utilisée au début de la Renaissance –, Muriel Persil a choisi une terre cuite émaillée à fond blanc, la faïence. La glaçure blanche et poreuse lui permet ainsi d'exécuter au pinceau le décor, fragmenté tel un puzzle en 13 parties (taille de son four oblige), et qu'elle compare à un tableau en 3D, mettant ainsi son passé de peintre au service du volume.

En effet, rien ne prédestinait Muriel Persil, née à Paris en 1966, au travail de la terre. Entre ses cours d'anatomie aux ateliers beaux-arts de la Ville de Paris et à l'Académie de la Grande Chaumière, “*unique école à travailler avec des modèles vivants*”, elle a suivi une formation à la décoration. “*Ce désir de création, je le dois à mes parents, qui s'étaient rencontrés aux Beaux-Arts de Paris, avant*



d'embrasser des carrières différentes, dit-elle. Nous habitons en Seine-Saint-Denis, et régulièrement nous allions visiter les grandes expositions : Camille Pissarro, Turner, Géricault, Gauguin... Ils m'ont enseigné les techniques, m'ont procuré des outils, m'ont encouragée." Muriel Persil chérit ses souvenirs d'enfance, lorsque son père et sa mère peignaient, l'un au bord de la rivière, l'autre dans la garrigue, et qu'elle-même décide de croquer sur le vif, à l'aquarelle, des fleurs, des plantes. À l'époque, elle se rêve peintre à la manière des artistes de la Renaissance dont elle observe les œuvres au musée du Louvre, qu'elle copie ensuite à partir de reproductions. Elle commence sa carrière en peignant des décors, des frises, des panneaux, des trompe-l'œil pour les hôtels, les restaurants... Et surtout des bâches pour recouvrir les monuments en travaux, de La Madeleine à l'Arc de Triomphe, au sein de l'entreprise de Gérard Trouvé et Catherine Feff.

En 1993, elle quitte la capitale pour emménager avec sa famille dans une maison située près du centre-ville de Perpignan, dans le quartier de Saint-Assisclé. Son atelier, de près de 60 mètres carrés, occupe le rez-de-chaussée. De nombreux ouvrages s'y amoncellent, parmi lesquels les photographies de plantes de Karl Blossfeldt, les dessins d'animaux marins de Charles Alexandre Lesueur ou encore d'Ernst Haeckel. C'est au cœur de cette "terre en jachère", comme la qualifie Muriel Persil, dans le silence entrecoupé par les cris des enfants de l'école voisine et le chant des oiseaux que, depuis 2015, elle travaille la céramique. Cette année-là, elle prépare une exposition composée de séries de marines et de grands coquillages au pastel sec. L'envie lui vient d'accompagner ses toiles d'un personnage fait de coraux. "En réalisant ce personnage, la peinture est subitement passée à l'arrière-plan. J'ai vécu une boulimie de création, y consacrant la plupart de mon temps. Le volume ne m'était pas inconnu, mais les

"J'aime me saisir de la matière sans savoir où elle me mènera. Chaque jour, je vis cette dimension du lâcher-prise que je ne connaissais pas avec la peinture."



Page de gauche : Muriel Persil, *Le Souffle du monde*, 2021, grès, 45 x 36 cm. Ci-dessus : Muriel Persil, *Le Chant d'Ophélie*, détail, 2019, grès et engobes, 1,5 x 4 m.

procédés techniques, les températures de cuisson m'étaient complètement étrangers." Elle comble ses lacunes par d'abondantes lectures et des échanges avec des spécialistes. Tous lui recommandent de se faire confiance. Elle commence alors à expérimenter. "Je me souviens du jour où dans l'atelier, je n'ai pas retrouvé la sculpture faite la veille. Je l'avais tant humidifiée qu'elle était tombée de sa sellette." Cette pièce, intitulée *Le Rêve*, Muriel Persil

ne s'en sépare jamais. Uniformément blanche, elle témoigne de sa réserve à l'idée d'aborder la couleur, les émaux.

En 2018, elle remporte le prix du jury du concours de céramique de petite forme organisé par l'École d'art de Douai avec *Couronne des Vanités*. Posée sur un coussin écarlate, cette pièce évoque une tiare pontificale avec sa forme emboîtante surmontée d'un diadème floral. En son milieu, un sablier, et plus bas de petits crânes côtoient des visages d'enfants et d'angelots ; à l'intérieur, un reliquaire enferme un cœur. Cette nature morte, travaillée avec le plus grand soin à l'intérieur comme à l'extérieur, est en faïence blanche émaillée, engobée avec des touches d'or et entièrement modelée. Elle démontre aussi le sens de la couleur de la céramiste, ainsi que son goût assumé pour l'ornement. Si elle n'a jamais cessé de faire des croquis, ils ne servent qu'à coucher une idée sur le papier. "Il m'arrive de reprendre certains éléments de ces esquisses, mais la pièce finale, qui peut intervenir des années plus tard, ne ressemblera jamais tout à fait à ce que j'avais noté. J'aime me saisir de la matière sans savoir où elle me mènera. La céramique est un voyage à deux. Chaque jour, je vis cette dimension du lâcher-prise que je ne connaissais pas avec la peinture." Ainsi sont nés *La Jeune Fille et la Mort* (2016, faïence émaillée), un visage coiffé de fleurs sur lesquelles est déposé un crâne, et *Le Songe d'Ophélie* (2017, porcelaine, papier engobe, émail, or), un corps qui repose sur des algues. Ces pièces ont surgi à l'issue de promenades au bord de la Basse, la rivière qui traverse son quartier aux murs recouverts de bougainvilliers, de chèvrefeuilles, de pins-pignons et de bouleaux. Une source d'émerveillement permanent pour cette Parisienne exilée.

"Esprits libres", à partir du 16 juin, Fondation d'entreprise Bernardaud, 27, avenue Albert-Thomas, Limoges, 05 55 10 55 91, bernardaud.com.